

1^{er} extrait : début du livre.

UNE DÉCOUVERTE SURPRENANTE

Brigade de gendarmerie de Belin-Beliet – 5 janvier

On l'appelait affectueusement « la puce », car son gabarit était légèrement inférieur à la taille minimum exigée dans la gendarmerie à l'époque où elle y était entrée, et certains disaient qu'elle devait plutôt sa réussite au concours d'officier de gendarmerie à ses relations familiales, son père et son oncle étaient officiers supérieurs, qu'à ses qualités. Mais quiconque avait travaillé avec elle savait qu'il n'existait pas de meilleure enquêtrice qu'elle dans la région. Elle était sortie deuxième de sa promotion et beaucoup la jugeaient extrêmement brillante. Elle était observatrice, maligne, organisée et réfléchie et beaucoup la jalouaient, aussi bien les hommes que les femmes. Sarah Ferchaux avait trente-deux ans, mais en paraissait dix de moins, elle était blonde avec des taches de rousseur, des yeux aussi bleus qu'un ciel d'été et un sourire qui lui donnait un charme particulier, affolant parfois ses collègues. Tous voulaient travailler avec elle, même s'ils savaient qu'elle était mariée, heureuse en couple et mère de deux charmants bambins, Lucas et Chloé. On disait d'ailleurs que c'était cela qui pourrait retarder son avancement pour passer capitaine, mais Sarah n'en avait cure, comme beaucoup de femmes, sa famille passait toujours en premier, même si elle attachait une grande importance à son travail.

On l'avait appelée parce qu'une maison avait brûlé durant la nuit quelque part entre Lugos et Salles. L'habitation était si isolée qu'il avait fallu attendre le milieu de la matinée, aux environs de 10 h, pour que les occupants de la propriété voisine voient la fumée s'élever dans le ciel brumeux d'hiver des Landes de Gascogne. La visibilité était faible et la brume n'avait commencé à se dissiper qu'une bonne heure après le lever du jour. Les incendies étaient fréquents dans les landes et présentaient un grand danger à cause de la grande forêt de pins si inflammables. Elle se rendit sur les lieux accompagnée de deux de ses collègues, Guy, un grand gaillard de plus d'un mètre quatre-vingt-dix, la cinquantaine, le crâne dégarni, et Thomas, presque aussi grand que lui, mais plus jeune d'une bonne vingtaine d'années. Au milieu de ces deux géants, elle paraissait minuscule et celui qui les attendait s'adressa d'abord à Guy pensant qu'il était le chef.

— C'est le lieutenant Ferchaux qui est notre supérieure, dit-il en désignant Sarah.

L'homme la regarda, d'un air dubitatif, mais finit par accepter l'information que Guy lui donnait.

— Vous êtes le voisin, si j'ai bien compris.

— C'est cela, mademoiselle, enfin je veux dire, lieutenant.

— Qui habitait là ?

— C’était le vieux Maurice, mais il est mort le mois dernier, un peu après Noël.

— Donc plus personne ne vivait ici ?

— C’est bien cela, madame.

Sarah regarda un bref instant son interlocuteur qui alternait les « mademoiselle, lieutenant et madame » avec un manque d’assurance qui en faisait un témoin peu fiable, mais les informations dont elle avait besoin n’étaient heureusement pas bien compliquées à fournir.

— Si elle n’était plus habitée, comment expliquer que la maison ait pris feu ?

2^{ème} extrait

UN JOUR PRESQUE COMME LES AUTRES

Haparanda – Grand Nord suédois. 8 janvier

La petite ville d’Haparanda était située au nord du pays, contre la frontière finlandaise, de l’autre côté de laquelle se trouve sa voisine finlandaise Tornio, puisque seule une rivière séparait les deux villes qui fonctionnaient comme deux cités jumelles, bien qu’appartenant chacune à un pays différent. Fin décembre, les journées étaient courtes puisque le jour ne durait que trois heures, de la fin de la matinée au début de l’après-midi, alors que l’été on avait l’impression que le soleil ne se couchait jamais, ce qui n’est pas le cas en réalité, mais il ne faisait jamais vraiment sombre. La ville se trouvait au nord du golfe de Botnie qui gelait régulièrement en hiver. On était loin des grandes cités du sud, de Stockholm, Göteborg ou Malmö. Les longues journées d’hiver donnaient l’impression que l’on était au bout du monde, ce qui n’était pas totalement faux.

Robin Solberg était capitaine de la police d’Haparanda. Il avait été autrefois un des meilleurs éléments de la police de Stockholm avant qu’un incident malheureux ne le fasse muter le plus loin possible de la capitale, et il n’y avait pas de meilleur endroit en Suède pour se faire oublier. Ici, les problèmes se résumaient le plus souvent à des incidents familiaux ou de voisinage, voire des problèmes frontaliers. Il avait deux grands enfants, une fille et un garçon, tous deux étudiants, avec qui il communiquait soit par téléphone soit par Skype. Trois fois par an, il revenait à Stockholm, dans une maison qui était toujours la sienne, partageant la vie d’une femme qui était toujours la sienne, mais depuis ce qui s’était passé huit ans plus tôt, quelque chose s’était brisé. Sa femme l’avait soutenu, mais il sentait qu’elle était tenaillée par le doute, comme ses anciens collègues, qui ne l’appelaient plus guère, à l’exception de Ragnar, son meilleur ami, devenu lui aussi capitaine, qui l’avait également soutenu.

Il était environ 15 h, les lueurs du jour commençaient déjà à décliner, mais Robin remarqua que les jours allongeaient et c'était la période de l'année qu'il préférait, juste avant le printemps et le retour de la lumière. En arrivant au poste, on lui dit que quelqu'un l'attendait, mais il préféra, se servir un café accompagné d'un *kamelbulle*, sa viennoiserie préférée, avant de s'installer dans son bureau pour le recevoir. Il avait traversé la ville. En plein après-midi, il faisait moins dix, et il lui tardait de retrouver la chaleur des locaux de la police. Il demanda à un de ses subordonnés de faire entrer celui qui voulait lui parler. Une minute plus tard, il vit arriver un individu d'une soixantaine d'années, aux cheveux blancs en broussaille, à la barbe blanchie naissante et aux vêtements usés. Il se demanda ce qu'il pouvait bien lui vouloir.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? On m'a dit que vous ne vouliez parler qu'à moi.

— Effectivement. Je suis un bon citoyen, commença-t-il.

Robin soupira, en général, ceux qui entamaient la conversation de cette façon n'avaient pas l'esprit bien tranquille.

— Pardonnez-moi de vous couper, mais vous ne vous êtes pas présenté ! s'exclama Robin.

— Excusez-moi, je suis Mattias Larsson, j'habite sur la côte, non loin de la mer.

En fait, Robin avait déjà un dossier du sieur Larsson sous les yeux dans lequel on pouvait lire qu'il avait été condamné deux fois pour braconnage, et il pensa que ce qui l'amenait au poste de police avait un rapport direct avec ses anciennes condamnations. Pendant que Larsson attendait au poste de police, un de ses collègues avait pris soin de laisser le dossier sur le bureau.

3^{ème} extrait

Ils étaient en train de s'abriter dans un des recoins de la terrasse, avaient ramassé les fusils mitrailleurs de leurs assaillants et Guy avait remis la tablette dans son sac à dos. Soudain, une immense silhouette jaillit dans l'ombre, couverte d'une grande cape de pluie à capuche sombre, un fusil à la main. Guy leva son arme, mais l'intrus leva la main en signe d'apaisement.

— Je ne suis pas votre ennemi, c'est moi qui ai abattu ces bandits.

Sarah agrippa la lampe des mains de Guy et la braqua sur l'inconnu. Elle fut saisie de stupeur.

— Vous ressemblez à Jean, le porteur de la chevalière.

— Je suis Jonas, son petit-fils, c'est lui qui m'envoie.

— Je croyais que c'étaient...

— Vos collègues arrivent, mais j'ai jugé opportun d'intervenir.

— Que voulez-vous ?

— Reprendre ce qui m'appartient.

Sarah écarquilla les yeux.

— De quoi voulez-vous parler ?

— La tablette que vous avez, c'est la mienne.

— C'est moi qui l'ai découverte, elle est maintenant la propriété du gouvernement français.

Sarah sentait la tension monter et elle craignait à présent que tout dégénère.

— C'est pour cela que vous avez abattu ceux qui me menaçaient, pas pour me sauver la vie, mais pour pouvoir récupérer la tablette en vous faisant passer pour mon sauveur !

— La partie de la tablette que vous avez découverte est toujours à Mérignac, celle que votre collègue a dans son sac est la mienne.

Sarah posa la main sur son arme.

— Vous croyez que je vais gober ça ? Si vous voulez la tablette, il va falloir venir la chercher.